

LBRIS

We know
books

CLARA EMILIA DOLCU

MANIFESTATION DE SOI

Interface entre
le monde tel qu'il est et
tel qu'il nous apparaît

Essais philosophiques et linguistiques


EDITURA
CREATOR
BRAȘOV 2026

Cuprins

Histoire d'une théorie · 6

Plaidoyer en faveur
des limites de notre faculté
de connaissance · 22

Sur l'i dentité et l'altérité · 29

Du Bien et du Mal · 40

Sur le bien et le mal dans le conte merveilleux
et dans le roman policier · 45

Le mal moral et le mal physique
au Moyen Âge · 60

La durée bergsonienne et le phénomène
de la double présence · 84

L'expérience de la liberté et le phénomène
de la double présence · 95

Une possible approche de la causalité ou La parole
n'est pas innocente · 103

L'effet du principe

d'indétermination à l'échelle macroscopique · 116

L'œuvre d'Eugeniu Coșeriu –

modèle de pensée claire et pertinente · 121

Sur la forme et le contenu · 130

Le signe linguistique est-il exclusivement arbitraire ou
exclusivement motivé ? · 138

Sur le langage animal et le langage humain · 185

Histoire d'une théorie

Suite à une recherche soutenue, je suis parvenue à une première formulation : toute chose se manifeste elle-même dans le temps et sa manifestation est donnée dans l'espace pour une autre chose ; ou, pour résumer, toute manifestation de soi devient un donné pour soi.

Cette première formulation m'a paru difficile à contester pour au moins trois raisons :

— elle introduisait entre la « chose en soi » et la « chose pour soi » la « manifestation de soi », un terme médian crucial, étant donné que la chose pour soi ne peut exister sans que la chose en soi se manifeste, et que la chose en soi ne peut se manifester sans que la manifestation d'une autre chose ait été préalablement reçue ;

— elle mettait en évidence les postures d'agent et de récepteur de tout existant, fait confirmé au niveau de la langue par le sens actif et passif des formes verbales « se manifeste » et « est donnée » ;

— elle permettait deux équivalences significatives : celle entre la manifestation dans le temps et la manifestation de soi, et celle entre la manifestation comme donné dans l'espace et la manifestation comme donné pour soi.

La formulation présentait cependant autant d'inconvénients : elle opérait avec des notions, telles que celles de temps et d'espace, sur lesquelles il n'existe pas de consensus ; elle ne marquait pas le passage d'une hypostase à l'autre, passage qui représente pourtant l'axe de l'existence ; elle n'indiquait pas la manière dont la manifestation de soi devient un

donné pour soi et n'expliquait pas comment et jusqu'à quand une chose peut devenir une autre tout en demeurant elle-même. Ainsi, peu de temps après, une seconde formulation s'est imposée à moi, qui cherchait à remédier à une partie de ces inconvénients : toute chose se manifeste elle-même dans les limites données dans l'espace et sa manifestation pour une autre chose est donnée au niveau de la manifestation dans le temps.

Dans cette formulation, les limites données dans l'espace se réfèrent au lieu occupé par une chose, lieu déterminé par sa compatibilité avec les autres choses. Le niveau de manifestation dans le temps renvoie au potentiel énergétique de la chose et au moment où celle-ci se manifeste, moment où sa manifestation est simultanément présente pour une autre chose. Cette double présence, dans le temps, en tant qu'agent et, dans l'espace, pour une autre chose, en tant que récepteur, est un indice du lien indestructible entre les choses. Ainsi, le fait que la manifestation d'une chose soit simultanément un donné pour une autre chose rend toute manifestation irréversible et le fait que toute manifestation, en tant que donné pour une autre chose, dépende non seulement de la chose en qualité d'agent, mais aussi de la chose en qualité de récepteur, rend le donné irréductible. Le lien entre les choses s'établit donc par la médiation d'une chose dans l'hypostase d'agent et d'une autre dans l'hypostase de récepteur, de l'intérieur de l'une vers l'extérieur, extérieur qui est l'intérieur de l'autre. Ainsi, les manifestations d'une chose se succèdent et sont données simultanément pour une autre chose qui les reçoit à travers les données qu'elle possède au moment de la manifestation. Ainsi, toute manifestation active un donné qui, par l'intégration de la manifestation, est actualisé. On peut donc dire que les données pour soi donnent la mesure de la compatibilité d'une chose avec les manifestations de soi d'une autre chose et que les manifestations de soi, que les données pour soi génèrent à leur tour, donnent la mesure

du potentiel d'adaptation de la chose à la nouvelle situation créée.

Le niveau de manifestation indique implicitement l'orientation des manifestations, qui est ascendante, du présent vers l'avenir, un avenir qui ne fait qu'un avec le but qui engendre les manifestations. Reçues simultanément par une autre chose, les manifestations actualisent les données de cette chose dans la même mesure où ces données marquent les limites dans lesquelles elles peuvent être actualisées. Un donné nouveau, qui est la garantie de la connexion de la chose à la réalité, est toujours le résultat de la coopération entre une manifestation temporelle, extérieure, et un donné local, intérieur. En général, une accumulation de données nouvelles sert le but pour lequel une chose se manifestera à son tour, mais, à court terme, une trop grande accumulation de données nouvelles fait que le potentiel énergétique de la chose diminue et nécessite du temps pour se reconstituer. À long terme, l'énergie dépensée dans l'acquisition des données nécessaires en vue de la connexion à la réalité n'est plus récupérable. Et sans elle, même les données déjà acquises deviennent inopérantes ; on assiste à la déconnexion, progressive ou brusque, de la chose de la réalité.

Dans la nouvelle formulation, l'ordre dans lequel les manifestations d'une chose se succèdent ne demeurerait pourtant pas moins obscur, étant donné que la succession n'explique pas par elle-même l'ordre de succession. Ce que nous savions jusqu'à ce moment-là, c'est que la chose en qualité de récepteur est informée de la manifestation de la chose en qualité d'agent. Or cela signifie qu'aucune chose ne peut être informée sur sa propre manifestation qu'en tant que récepteur, et donc à un autre moment, moment où elle n'est plus informée tant sur sa propre manifestation que sur l'effet que celle-ci a produit. De plus, l'information lui parvient par l'intermédiaire de la manifestation de la chose sur laquelle l'effet s'est produit. Cette information, à laquelle

elle accède indirectement et en contretemps, est à l'origine de sa manifestation ultérieure. Entre deux manifestations formelles, nous avons donc, toujours et à chaque fois, un donné informel qui explique la manifestation suivante. Le fait qu'il l'explique ne signifie pourtant pas qu'elle soit moins imprévisible, et cela parce que le donné qui la génère et qui résulte du traitement de la manifestation de la chose comme agent par la chose comme récepteur, ne peut être anticipé ni par l'une ni par l'autre, étant conditionné par les deux. Il peut tout au plus être approximé.

Nous retenons de ce qui a été dit qu'une chose se connecte au présent par l'intégration des manifestations d'une autre chose et la différenciation simultanée de ses propres données. L'intégration fondée sur la ressemblance lui permet de reconnaître le type de manifestation, la différenciation consécutive lui permet de distinguer une manifestation d'une autre du même type. Le processus d'intégration/différenciation, qui correspond pratiquement au processus d'objectivation/subjectivation ou à celui de généralisation/particularisation, est un attribut de l'individu humain et non humain à part égale. Comme, d'autre part, la connexion d'une chose au présent, par l'actualisation de ses propres données, n'est jamais neutre, elle est à l'origine de sa manifestation ultérieure, manifestation par laquelle la chose manifeste elle-même sa présence. Nous avons donc le présent par lequel une chose se manifeste elle-même et qui est un avec le moment de sa manifestation, et le présent par lequel la manifestation de la chose est présente comme donné dans l'espace d'une autre chose. Ce fait valide l'équivalence entre la manifestation de soi et la manifestation dans le temps, ainsi que l'équivalence entre la manifestation comme donné pour soi et la manifestation comme donné dans l'espace. Et il confirme, outre l'indestructibilité du lien entre les choses, le caractère unique de ce lien qui s'établit à un certain moment dans le temps, qui coïncide avec la manifestation d'une chose

dans l'hypostase d'agent, et à un certain lieu dans l'espace, qui correspond à la manifestation comme donné pour une autre chose dans l'hypostase de récepteur. Ce lien, unique et indestructible, explique l'unicité de l'histoire de chaque chose et le sentiment de destin qu'elle induit. Bien sûr, au même moment, d'autres choses peuvent se manifester, mais leur manifestation comme donné occupe un lieu différent. De même, en tant que manifestations d'autres choses, d'autres données peuvent occuper le même lieu, mais non au même moment. En d'autres termes, le moment peut être commun à plusieurs choses et, de même, le lieu, mais l'association entre un moment dans le temps et un lieu dans l'espace est chaque fois unique. L'unicité et la diversité des choses découlent de leur manière d'être et de devenir.

Au cours de mes recherches, la construction d'exemples m'a aidé à valider certaines idées, à en invalider d'autres et à entrevoir de nouvelles directions de recherche, le passage du passé au présent et du présent à l'avenir étant l'une d'entre elles. Mais avant d'approfondir cette recherche, il m'a fallu vérifier si les formes verbales « se manifeste », et « est donnée », pouvaient être remplacées par des formes verbales équivalentes. J'ai ainsi réalisé que le verbe transitif direct « faire », présente l'inconvénient de recouvrir sans distinction les hypostases d'agent et de récepteur/patient, « faire », sous-entendant que quelqu'un, dans l'hypostase d'agent, « fait quelque chose » pour quelqu'un d'autre, dans l'hypostase de patient. J'ai également réalisé que pour le verbe « s'exprimer », qui peut être utilisé dans la première partie de la formulation, il n'existe pas de verbe correspondant dans la seconde partie. Les verbes « agir », et « réagir », en revanche, non seulement fonctionnent bien ensemble, mais, associés aux formes lexicales « se manifester », « manifestation », « être donné », et « donné », produisent des constructions véridiques. La dernière formulation se présente donc ainsi : tout se manifeste en acte et se donne par réaction à un acte.

La manifestation en acte devient, par réaction, un donné qui engendrera à son tour une manifestation, et la manifestation qui, dans le sens des aiguilles d'une montre, succède à un donné, devient simultanément un donné dans le sens inverse.

Ce que la nouvelle formulation apporte de nouveau, c'est que l'acte, indissociable du moment où il se produit, s'impose comme principe temporel et, implicitement, comme principe d'identité, étant donné que la chose en acte est la chose dans sa relation avec soi. Ainsi, si la manifestation de soi, équivalente à la manifestation dans le temps, conférerait au temps une forme d'intelligibilité, l'équivalence de ces manifestations avec la manifestation en acte confère au temps une forme de concrétude et nous autorise à dire que le temps est mouvement. La réaction, qui indique les modifications et, implicitement, la position qu'une chose occupe par rapport aux autres choses, s'impose à son tour comme principe de l'altérité et de la localisation dans l'espace, et justifie l'équivalence de la manifestation comme donné dans l'espace avec la manifestation comme donné pour soi, et donc le fait de voir l'espace en tant qu'état.

L'existence dans le temps et l'espace d'une chose est une avec la relation que la chose entretient avec elle-même et avec les autres choses. Établie entre la chose comme agent et la même chose comme récepteur, la relation avec soi s'exprime par l'acte généré par la réaction que la chose a eue dans l'hypostase de récepteur. La relation avec les autres choses s'établit entre la chose comme agent et une autre chose comme récepteur et s'exprime par la réaction de la chose en qualité de récepteur à l'acte exercé par la chose en qualité d'agent. Dans la relation avec soi, l'acte succède à la réaction qui le génère ; dans la relation avec une autre chose, la réaction est simultanée à l'acte qui la déclenche. Il en résulte que l'acte est libre seulement dans la mesure où il est commandé de l'intérieur, de même que la réaction a un caractère nécessaire uniquement dans la mesure où elle

est déclenchée de l'extérieur. En fait, l'acte comme principe de l'identité, temporel, et la réaction comme principe de l'altérité, local, sont corrélatifs. Ou, dit autrement, le temps comme mouvement ininterrompu et l'espace comme état en changement continu sont des entités matérielles corrélatives.

Par ailleurs, l'association entre une même chose comme agent et une autre comme récepteur, d'une part, et la dissociation entre une même chose comme agent et comme récepteur, d'autre part, expliquent un certain nombre de dilemmes. Celui, par exemple, de l'antériorité de l'idée générale par rapport à l'instance particulière, ou inversement, de l'instance particulière par rapport à l'idée générale. Dans le cas de l'association, la manifestation d'une chose, qui est particulière, est intégrée au donné correspondant d'une autre chose, qui est général. Comme, par l'intégration, le donné se différencie à son tour, la manifestation particularise le donné général et le donné confère généralité à la manifestation particulière. Dans le cas de la dissociation, la redéfinition du donné général d'une chose dans le contexte de l'intégration de la manifestation d'une autre est accompagnée d'une réaction positive ou négative, selon que le donné est compatible ou non avec la manifestation. La manifestation de la première chose sera en accord avec cette réaction. Nous en déduisons que l'idée générale et l'instance particulière sont corrélatives. Le dilemme concernant l'approche du temps et de l'espace comme réalités objectives ou comme expériences subjectives trouve également une réponse. La réaction locale – positive ou négative – en tant qu'expression de la relation de compatibilité ou d'incompatibilité d'une chose avec une autre, est objective. L'acte temporel, en tant qu'expression de la relation de la chose avec elle-même, et donc avec sa propre réaction, est subjectif. Par conséquent, dans le sens de la manifestation de soi, et donc de la dissociation entre une même chose en tant qu'agent et en tant que récepteur, on peut parler du temps comme mouvement et de l'espace

en tant qu'état qui engendre le mouvement. D'un continuum espace-temps, tel que le nomme Einstein, on ne peut parler que dans le sens de la manifestation comme donné pour soi, et donc de l'association entre la même chose comme agent et une autre comme récepteur. En essence, l'espace et le temps sont corrélatifs, ils font partie du mode d'être et de devenir des choses, ils n'existent pas « avant » leur existence, pour reprendre ici, en le paraphrasant, Augustin.

Ce que nous appelons temps chronologique, conventionnel, n'est en réalité que le temps de rotation de la Terre autour du Soleil et autour de son propre axe. C'est à ce temps là que nous nous rapportons en tant qu'habitants de la Terre. Dans l'espace d'une autre planète, c'est au temps de cette autre planète que nous nous rapporterions. À remarquer également, en ce qui concerne ce que nous avons appelé la relation d'une chose avec soi et avec les autres choses, le fait que la Terre elle-même se définit par la rotation autour de son propre axe et autour du Soleil avec son cortège de planètes, comètes, astéroïdes.

Je crois que l'intérêt pour la problématique philosophique a toujours été latent dans mes préoccupations. Il est toutefois devenu manifeste avec la tentative de m'expliquer le phénomène littéraire et, plus généralement, artistique. J'ai ainsi constaté que celui-ci transcende aussi bien l'expressivité du langage, si l'on considère la charge stylistique présente dans notre comportement et notre parole quotidienne, que l'expérience de vie qui n'épargne absolument personne. J'ai également constaté qu'il n'y a rien d'explicite dans ce phénomène, ni le besoin de comprendre le monde, ni le besoin de comprendre notre présence au monde, ceux-ci relevant plutôt de la philosophie et de la religion. Il ne s'agit pas ici non plus de la connaissance du monde et de l'homme, qui sont laissées aux soins des sciences les plus diverses.

Avec l'art, nous partageons la fragilité et le dramatisme de notre condition d'êtres humains. L'interrogation sur cette condition donne forme à l'art et le rapproche d'autant plus de nous que, dans son univers, nous nous sentons intouchables. Une immunité d'autant plus assurée que l'œuvre est plus grande.

La philosophie est la vie de la pensée. Une pensée avec laquelle nous tentons de dépasser une limite pour qu'au moment suivant une autre prenne sa place. De même que nous ne sortons d'un champ gravitationnel que pour entrer dans un autre. L'un des premiers essais que j'ai écrits, *Plaidoyer en faveur des « limites » de notre faculté de connaissance*, est une tentative de restituer à la nature des choses les limites qui, depuis des siècles, hantent notre capacité de connaître. Qu'il s'agisse du monde des « idées », existant en dehors de nous, des connaissances *a priori*, inaccessibles, ou de la barrière structurelle dans l'être humain, qui est la censure transcendante, le problème n'est pas notre faculté de connaissance, mais l'objet de la connaissance envisagé comme un absolu, comme une vérité ultime. Le dilemme de l'antériorité de l'idée de chose sur l'image que nous nous faisons d'une chose particulière, ou, inversement, de l'antériorité de l'image sur l'idée, découle de la même approche problématique.

Dans l'essai, *Sur l'identité et l'altérité*, j'ai défini l'identité d'une chose et son altérité en partant de ses deux hypostases, celle d'agent et celle de récepteur, hypostases manifestes dans le processus de production et de réception qui gouverne tout existant. Le vague sentiment que rien, dans la constitution et le fonctionnement des choses, n'est étranger à la langue que nous parlons, je l'ai toujours eu. Aujourd'hui, après de nombreuses années depuis la rédaction de ces articles, je constate que l'accord du prédicat avec le sujet, sur le plan grammatical et sémantique, vient valider l'idée selon laquelle toute chose agit en accord avec elle-même, étant elle-même

en qualité d'agent. Et le fait que les déterminations du prédicat fassent que les données du sujet deviennent autres valide l'interdépendance entre prédicat et sujet qui, sur le plan extralinguistique, correspond au fait que toute chose, comme récepteur de l'action d'une autre chose, devient une autre.

Pour rendre plus visible la correspondance entre le plan de la langue et celui de la réalité extralinguistique, je construis la séquence suivante :

Teodora se rend à pied à l'école ce matin. Dès qu'elle arrive, elle jette son sac sur le bureau, puis se laisse tomber sur la chaise. Elle a l'impression que l'énergie dont elle avait besoin pour les cours s'est dissipée en chemin.

L'accord du prédicat avec le sujet dans ces phrases ne fait l'objet d'aucune contestation. Ce qui pourrait être objecté, en revanche, c'est que, dans la vie réelle, Teodora va à l'école à pied de son plein gré, qu'elle agit donc en accord avec elle-même. Mais cette objection n'est pas justifiée, car, même si Teodora va à l'école à pied contre sa volonté, elle va à l'école et elle y va à pied, ce qui signifie que sa volonté d'y arriver est plus forte que l'inconfort créé par la manière d'y arriver. Elle agit en conclusion en accord avec elle-même.

En ce qui concerne l'interdépendance, au niveau des propositions, entre le sujet et le prédicat et, dans la vie réelle, entre Teodora et les actes de Teodora, elle ne soulève pas non plus d'objection, étant donné que le sujet de l'action d'aller à l'école à pied et le sujet de l'acte de jeter le sac et de se laisser ensuite tomber sur la chaise ne sont plus un et le même, de même que Teodora qui part en chemin et Teodora qui, dès son arrivée à l'école, « jette son sac sur le bureau, puis se laisse tomber sur la chaise », ne sont plus une et la même. Comme je l'ai déjà dit, les actes découlent des données de l'individu humain ou non humain au moment où celui-ci les

accomplis, ils sont des expressions du soi. Dans notre cas, le fait que Teodora finisse par jeter son sac sur le bureau, puis par se laisser tomber sur la chaise, s'explique par l'état d'épuisement provoqué par le long trajet qu'elle a fait à pied jusqu'à l'école. De même, les données du sujet de la deuxième proposition s'expliquent par les déterminations du prédicat de la première proposition, en entendant par là que ce n'est pas tant l'action que les circonstances dans lesquelles l'action a été effectuée qui ont fait que les données du sujet soient autres.

Comme tout est lié à tout, dans l'essai *Une possible approche de la causalité*, la problématique précédente revient, mais la relation à soi d'une chose dans l'hypostase d'agent et, dans l'hypostase de récepteur, sa relation avec les autres choses, a un autre enjeu. Il s'agit ici de récupérer le chaînon manquant de l'appareil conceptuel de la causalité, celui qui a conduit David Hume à limiter la causalité à la perception constante de deux objets juxtaposés et successifs. La question à laquelle j'ai tenté de répondre était la suivante : comment est-il possible qu'une chose, dans l'hypostase d'agent, se justifie par ses actes et ne repose sur rien de spécifique dans l'hypostase de récepteur ? Une question qui en contient d'autres, à savoir les questions que soulèvent les situations du type de celles présentes dans l'exemple construit précédemment : comment est-il possible qu'une chose agisse en accord avec soi, et que son action conduise au changement de ses propres données, et pas nécessairement en bien, ou comment est-il possible qu'un prédicat qui s'accorde avec le sujet conduise au changement des données de celui-ci ?

Une chose qui est présente dans le temps est nécessairement présente dans l'espace, tandis qu'une chose qui est présente dans l'espace peut être ou non présente dans le temps. La double présence dans le temps et l'espace conforte le continuum espace-temps einsteinien et nie la durée pure bergsonienne. Le fait cependant que la présence d'une chose

dans l'espace, et donc ici, en ce lieu, ne garantisse pas sa présence dans le temps, et donc maintenant, en ce moment, montre non seulement que le temps et l'espace peuvent être dissociés, mais aussi que la relativité, restreinte ou générale, ne se soutient que dans un univers indéterministe. Dans l'essai *La durée bergsonienne et le phénomène de la double présence*, j'ai commencé par définir le phénomène de la double présence, puis j'ai tenté de montrer que seule une compréhension du mode de corrélation du temps et de l'espace, et donc de la manière dont ils s'associent mais aussi se dissocient, peut récupérer le continuum espace-temps einsteinien et la durée intérieure bergsonienne.

En partant de quelques-unes des observations d'une grande finesse formulées par Bergson, du phénomène de la double présence défini à l'occasion de l'examen du concept bergsonien de durée, ainsi que du principe d'incertitude de Heisenberg, transposé au niveau du monde observable dans l'essai *L'effet du principe d'incertitude à l'échelle macroscopique*, j'ai tenté de montrer, dans l'essai *L'expérience de la liberté et le phénomène de la double présence*, que la liberté et la coexistence ne peuvent être préservées à parts égales que dans un univers indéterministe, le seul dans lequel l'opposition entre libre arbitre et déterminisme se transforme en un chemin d'accès vers autrui et vers soi.

Dans les trois essais consacrés à la problématique du bien et du mal – à savoir *Du bien et du mal*, *Le mal moral et physique au Moyen Âge* et *Du bien et du mal dans le conte et dans le roman policier* – je rouvre une discussion qui semble sans réponse. Et à juste titre, si l'on considère l'intensité avec laquelle nous vivons le bien et le mal.

Si les essais *L'œuvre d'Eugeniu Coșeriu – un modèle de pensée rigoureuse* et *Sur la forme et le contenu* assurent la transition du signe extralinguistique vers le signe linguistique, les deux derniers essais – *Le signe linguistique est-il exclusivement arbitraire ou exclusivement motivé ? Bref*

historique et débat implicite et Sur le langage humain et le langage animal – mettent au premier plan la manifestation spectaculaire de la vie sur Terre qu’est le langage.

Mais qu’il soit spectaculaire ou banal, immense ou infinitésimal, rien ne peut se soustraire à la compréhension de ce qui existe comme un tout. Cette idée est à la base de la réunion, dans le volume *La manifestation de soi – interface entre le monde tel qu’il est et tel qu’il nous apparaît*, d’essais aussi divers. Je dis cela parce que la relation entre philosophie et linguistique, tout comme celle entre philosophie et psychologie ou entre philosophie et sciences exactes, n’est pas toujours des plus harmonieuses – ce qui n’est compréhensible que dans la mesure où chaque discipline tend à approfondir son propre domaine, mais ne l’est plus lorsqu’elle ignore son appartenance au tronc commun ou lorsqu’elle se pose en science fondamentale.

Il est vrai qu’il existe des périodes favorables au développement de certaines sciences plutôt qu’à celui d’autres, tout comme il existe des périodes qui favorisent l’émergence de sciences nouvelles ou de nouvelles branches d’une même science. Mais les sciences, tout comme les périodes qui les portent, révèlent en même temps que leur disponibilité, leurs limites. En réalité, chaque branche du savoir est redevable aux autres.

Annexe :

Puisque *L’histoire d’une théorie* ressemble davantage à l’abstraction de la théorie qu’à son récit, je reviens avec une annexe.

Il y a quelque chose de simple dans ce monde complexe, disait souvent ma sœur lors de nos discussions. Et, de temps à autre, elle ajoutait : rien dans la nature n’est parfaitement droit, parfaitement rond, en un mot, géométrique.

Si le regard avec lequel elle observait – et observe encore – la nature a été pour moi une provocation, la simplicité dont elle parlait a été le fil qui m’a guidé dans mes recherches. Il est vrai qu’au début je ne me suis trouvé que devant des évidences qui, par leur évidence même, pouvaient passer pour négligeables. Quelle importance pouvait avoir, par exemple, le fait que deux choses puissent occuper le même lieu, mais seulement à deux moments différents, ou qu’elles puissent être présentes au même moment, mais seulement en deux lieux différents ? Quelle pertinence pouvait avoir le fait qu’une chose ne puisse être présente dans le temps sans être présente dans l’espace, mais qu’elle puisse être présente dans l’espace sans être encore présente dans le temps ? Quelle était la signification du fait que ce qui est espace extérieur pour une chose constitue l’espace intérieur d’une autre, et que la durée de vie de la première est mesurée dans le temps de vie de la seconde ? Quelle était l’importance du fait qu’un but, une fois atteint, devient un moyen, alors qu’un moyen, une fois acquis, ne peut redevenir un but ? Et bien d’autres encore.

Il s’est avéré, en fin de compte, que le potentiel explicatif de ces évidences pouvait être véritablement troublant. Je m’arrêterai, au hasard, à la deuxième évidence. Je dis *au hasard*, puisque n’importe laquelle pourrait mener à toutes les autres. Ce fait m’a d’ailleurs conforté dans l’idée que j’étais sur la bonne voie. Alors, quel chiffre renferme cette deuxième évidence ? Dans le temps, une chose est présente elle-même, tandis que dans l’espace elle est présente pour une autre chose. C’est ce que nous appelons le *phénomène de la double présence*, par lequel la manifestation d’une chose en tant qu’agent est simultanément présente pour une autre chose en tant que récepteur. Ce phénomène, qui fait que toute manifestation est irréversible et que toute manifestation en tant que donnée pour une autre chose est irréductible, souligne en même temps l’importance de la double hypostase

de toute chose. Le reste peut être trouvé dans les essais de ce volume.

De l'histoire proprement dite de la théorie font également partie les blocages personnels, ainsi que les remaniements auxquels m'ont conduit les observations de mes interlocuteurs, ma sœur et le professeur Gheorghe Puiu. J'en rappellerai, à titre d'illustration, deux de ces observations. La première concernait l'idée selon laquelle l'acte, en tant qu'expression de la chose qui l'accomplit, possède toujours une finalité. « Le fait de faire un faux pas et de tomber dans un précipice ne peut pas être la finalité *d'une promenade matinale* », a objecté ma sœur à propos du commentaire que j'avais fait sur l'un des exemples de l'essai *Sur l'identité et l'altérité*. La seconde observation, formulée par le prof. Gh. Puiu, portait sur le rapport entre les limites matérielles des choses et leur niveau énergétique, et donc entre *le pouvoir* et *le vouloir*. Des éléments de réponse à ce rapport dilemmatique se trouvent dans au moins trois essais.

La curiosité scientifique, demeurée intacte malgré les rigueurs didactiques, des profs. des universités Marina Ionescu Mureșanu et Iulian Popescu a joué un rôle déterminant dans le maintien de mon intérêt pour la linguistique, ainsi que dans la validation de l'orientation que j'ai donnée à mes recherches. Une orientation qui ne s'inscrit pas nécessairement dans les normes académiques, mais qui ne relève pas non plus d'un amateurisme pur.